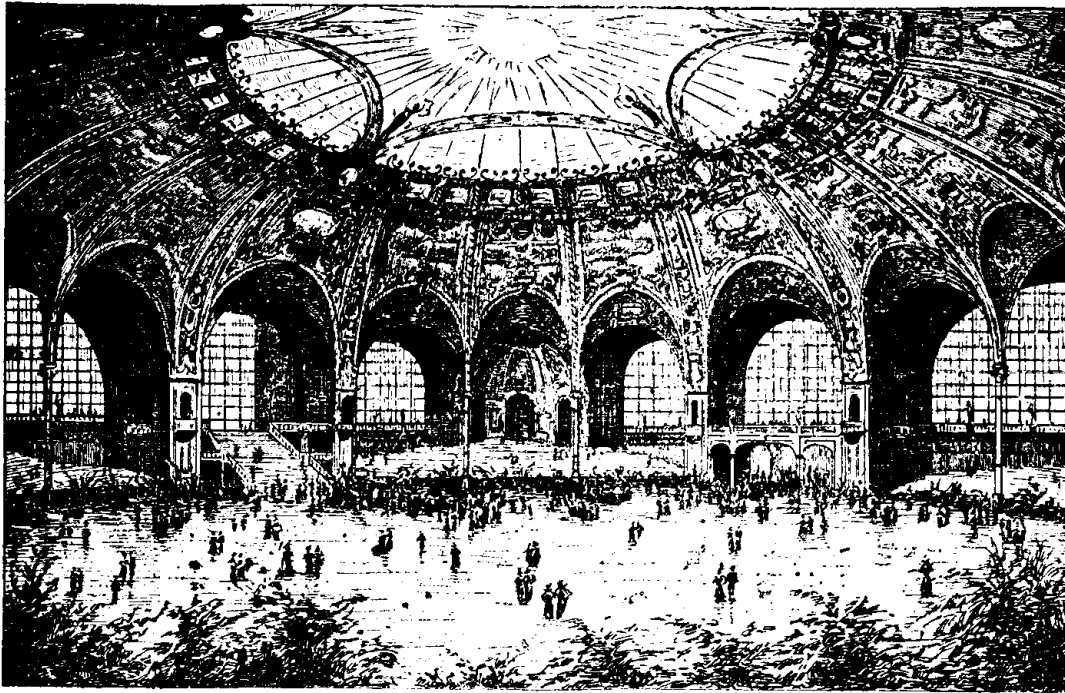




EXPOSITION DE 1900.—LA SALLE DES FÊTES

se prêtait mal aux dispositions, pour ainsi dire obligées, du genre d'édifice auquel elle se trouvait dévouée. M. Raulin, l'architecte distingué, chargé de résoudre la question, a su combiner un plan original qui fait honneur à son talent ingénieux et fin.

La salle des Fêtes comprend une partie centrale de 100 pieds de diamètre, recouverte d'une voûte que termine une coupole. Cette voûte est soutenue par huit pylônes espacés deux par deux et par huit petits piliers disposés de même. La coupole, dont la hauteur au milieu atteint 150 pieds, laisse, par une ouverture de 136 pieds de diamètre, entrer à l'intérieur la lumière du jour.

Les quatre angles du rectangle forment quatre écoinçons ayant chacun la forme d'un triangle dont la base touche à la piste du cirque. Chaque écoinçon est recouvert par une demi-coupole vitrée reliée à la grande coupole par une voûte angulaire ; ces gigantesques niches seront autant de tribunes garnies de gradins, destinées à recevoir des spectateurs.

La Salle des Fêtes aura quatre entrées.

Deux, monumentales, faisant face aux extrémités de la Galerie des Machines, la première du côté de l'avenue de La Bourdonnais, la seconde du côté de l'avenue de Suffren ; une entrée principale pour les cortèges officiels et le public venant du dehors en face du bâtiment principal de l'Ecole militaire ; enfin, une quatrième entrée donnant du côté du Champ-de-Mars dans les galeries de l'Electricité.

Au-dessus de ces portes, larges de 83 pieds, il y aura quatre grandes loges dont l'une sera celle du Président de la République.

Huit petites loges s'avancant en encorbellement sur la piste seront placées dans les écartements des pylônes.

Ces douze tribunes comporteront environ deux mille places. Le cirque proprement dit en contiendra douze mille ; les tribunes occupant les triangles formés par les écoinçons, exactement six mille. La salle, on le voit, pourra recevoir à la fois vingt mille personnes.

Construite en fer recouvert par des plâtreries, des stucs et des staffs, elle sera décorée avec un luxe sobre dans les parties basses ; tout l'effort des moulures, des sculptures en haut-relief, des ors, des cristaux, des peintures portera vers la coupole. Quatre fresques de 83 pieds sur 32 pieds, exécutées par des artistes célèbres, occuperont les travées trois par trois.

Sur le vitrage supérieur, un soleil éclatant enverra ses rayons mourir en flèches d'or à la périphérie.

Telle est en peu de mots, la description de cet édifice : il sera le digne complément des palais qui l'entourent, si différents les uns des autres, aux architectures étranges, fantaisistes, ronflantes et inattendues ; comme eux, il sera colossal, fait pour les aggloméra-

tions innombrables et cosmopolites. Il s'imposera à une admiration sincère, œuvre qu'il est d'un artiste de race qui a su allier aux sages données de la tradition une conception hardie d'un modernisme délicat.

ROBERT HÉNARD.

RÉMINISCENCE

A ma chère Ida.

La blonde jeune fille, triste et rêveuse, s'avancait à pas lents, soulevant gracieusement sa robe trainante, élégante et mignonne, petite et frêle.

Elle n'était pas précisément belle ; non, car ses traits n'avaient pas cette régularité, cette pureté de forme propre aux beautés renommées ; cependant elle était remarquable. Dans ses grands yeux sombres vivait le reflet des eaux marines quand le soleil s'y baigne et leur expression était ou profonde comme la mer ou lumineuse comme la flamme ; puis son sourire possédait une suavité, une grâce, un charme incomparables : il éclairait.

Aussi avait-elle une physionomie forçant l'attention ; elle ne pouvait passer inaperçue dans la voie où Dieu dirigeait sa marche, elle ne pouvait s'arrêter sans incruster ses traits sévères ou doux, lumineux ou sombres, dans l'âme de ceux qui l'avaient connue, sans laisser son nom, gravé dans la pensée fidèle, joyau d'amour déposé dans un écrin sans prix, souvenir, affection, dévouement perdus dans l'infini du cœur.

Elle s'avancait seule, pensive et songeuse, quand tout-à-coup sa pâle figure s'éclaira : devant elle, dans la mousse, sur sa tige flexible et pauvrete, une étoile rose se balançait mollement. Vite, comme sous une impulsion soudaine, irrésistible, elle saisit la fleurette, et dans un geste exquis la porta à ses lèvres, puis doucement comme en un songe, elle murmura : "Une églantine ! La douce chose !"

Longuement, elle contempla la mignonne fleur et, délicatement, la fixa à son corsage, puis, dans une inclination de tête, reprit le cours de ses pensées.

L'amour berçait-il son rêve ? La souffrance effleurait-elle son âme ? Je ne sais, mais dans un grand geste las, elle porta la main à son cœur, et une gouttelette rouge s'épanouit sur son doigt mignon.

L'églantine avait une épine ; elle l'avait oublié.

Et alors, avec un regard de dédain, sans pitié, elle arracha la fleur et la jeta loin, loin d'elle.

Pauvre fleurette sauvage ! le caprice t'a cueillie, le caprice te rejette : est-ce ta faute si tu as des épines ? Ne donnes-tu pas ta fraîcheur et ton parfum pour faire pardonner le dard qui blesse, mais ne fait pas mourir ? Ovi sans doute, mais hélas ! on ne veut pas souffrir de la part des autres ; on se réserve le droit de faire mal, de donner la mort, même à un cœur, même à une âme...

Le lendemain, je la vis venir, la brune jeune fille. Elle s'avancait, calme et sérieuse, la tête penchée, le regard perdu en elle dans l'immensité de ses affections. Mais souvent elle levait les yeux... là-haut, et ses regards reflétaient son âme.

Ils avaient, dans leur expression magnifique, la profondeur de la nue, le calme de l'onde et la stabilité d'un cœur vraiment grand. Elle plaisait immensément : elle offrait la sympathie et forçait l'affection.

Pourtant, elle n'était pas belle (d'une beauté classique, j'entends), et cependant, je l'eusse prise pour l'ange de la consolation, si je n'avais vu sur ses traits l'empreinte que laisse la souffrance d'un cœur qui aime humainement, *terrestrement*, si j'ose employer ce mot.

Soudain, elle tressaillit : à ses pieds, sur la froide terre, gisait une pâle fleur mourante. Doucement, elle prit la mignonne et, tendrement, dans une caresse, fit tomber la terre qui la souillait.

— Pauvre petite églantine ! ce n'est pas là ta place : Dieu t'avait mise plus haut. Viens avec moi.

Et elle voulut placer sur son cœur l'humble rose sauvage ; mais l'épine la blessa, et la fleur s'échappa de ses mains.

Vite, elle la ramassa, et sur la pétale fleurie où apparaissait un tremblant rubis, le sang de sa blessure, elle posa ses lèvres.

Un grand cœur se découvrait dans l'épanouissement de sa bonté, de sa charité.

Le soir, je les revis toutes deux, l'une près de l'autre : l'amitié les unissait.

Laurette, dans sa belle chevelure d'or bruni, avait une rose rouge : l'affection croissait sous ses pas.

Marguerite, sur son cœur généreux, portait encore la pâle petite églantine : la consolation tombait de ses lèvres sympathiques et le bonheur ou la résignation suivait ses traces.

Toutes deux, Laurette et Marguerite, remplissaient une mission ; mais la première puisait dans son propre bonheur, les joies qu'elle répandait autour d'elle, tandis que l'autre trouvait sa part de jouissances dans les félicités, les douceurs semées sous ses pas par son amour, sa bonté, sa charité.

Laquelle était la plus heureuse ? Laquelle possédait le vrai bien ?

La petite fleur sauvage le sut-elle jamais ?

Peut-être !

EGLANTINE.

BIBLIOGRAPHIE

Un drame au Marais, par M. Louis Enault. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50. (Hachette et Cie, Paris).

M. Louis Enault, qui a tant de fois consacré un remarquable talent de conteur au récit de touchantes histoires d'amour, — des idylles, parfois, plutôt que des romans, — où s'épanouit la fleur de pures et chastes tendresses, semble aujourd'hui vouloir donner une autre direction à sa manière. Si son nouveau volume conserve encore la tendance idéaliste, fortement accusée, à laquelle il a dû ses plus brillants succès, il faut bien reconnaître que dans le *Drame au Marais*, l'auteur d'*Irène*, d'*Hermine*, de *Christine* et de *Nadège*, le père de tant d'héroïnes qui traversent la vie, enveloppées dans les voiles d'une chaste réserve, semble enfin se laisser gagner par le flot montant de la passion qui déborde aujourd'hui dans la plupart des œuvres d'imagination.

Ce *Drame au Marais* est, en effet, un véritable drame, avec ses péripéties inattendues, le développement logique des caractères, son étude impartiale, curieuse et serrée du monde israélite, ses types d'une originalité saisissante, et sa catastrophe finale, qui nous laisse sous le coup d'une impression des plus saisissantes.